

EN VOILA DES IDEES!

par Gilles Anquetil



Toxicos and Co

LA « drogue » a le don de provoquer l'hystérie collective. L'alternative paraît piteusement simpliste : ou on est contre, ou on est pour. Sans nuance, ni position intermédiaire. Chacun est sommé de choisir entre les croisés de la santé obligatoire et les kamikazes du plaisir individuel. Pourtant, depuis déjà quelques années, la « drogue » n'est plus l'apanage de la seule contre-culture, ni l'accessoire indispensable pour compléter la panoplie du « parfait-petit-marginal ». Elle s'est tout simplement banalisée. Elle n'appartient plus aux « minorités culturelles », mais a gagné la province. Bien que toujours exceptionnelle, elle s'est diffusée partout. En un mot, elle s'est démocratisée.

Comment parler de la « drogue » sans dramatiser ? C'est ce qu'a tenté de faire la revue *Esprit* dans son numéro spécial de novembre-décembre, intitulé « Drogue et société ». Sous la direction d'Olivier Mongin, l'équipe d'*Esprit* a volontairement refusé de parler au nom d'« un savoir de la drogue ». Il ne peut y avoir selon *Esprit* qu'une série d'approches incertaines des divers aspects du problème. Entre un « junkie », un « accroché », qui réalise à sa manière un désir de paralysie, et qui, par la dépendance, tente de vivre « un mode d'être univoque au monde », et un fumeur occasionnel, un « usager à but récréatif » – comme l'appelle Claude Olievenstein – il y a une différence de nature. Il faut donc inventer un nouveau langage de la drogue, langage que différents auteurs ont essayé d'expérimenter récemment : Dani et J.-B. Domeneghini dans *Territoires de la défoncé* (Hachette) et les animateurs du dossier « Drogues, passions muettes » de la revue *Recherches* (n° 39 bis).

Il faut donc en finir avec les discours pseudo-scientifiques – tels ceux de M. Nahas dans sa polémique avec Olievenstein de février 1980, publiée dans *le Monde*, qui mettent sur le dos de « la Drogue » les tares que l'on faisait endosser hier à la masturbation ou à la pilule.

La drogue est aussi – et *Esprit* le souligne fort justement – un formidable prétexte de répression. A Paris, le petit consommateur est assuré d'une quasi-impunité, alors qu'en province, les fumeurs intermittents peuvent, du jour au lendemain, se retrouver au trou pour quelques semaines. Libération, qui est actuellement poursuivi pour avoir publié des informations précises sur la drogue, sait bien qu'il est dangereux, et onéreux, de sortir du ronron de la dramatisation exutoire.

« Le drame de l'usage des drogues et de la toxicomanie, c'est qu'ils servent de biais pour annuler, écrit Olievenstein, encore un peu plus de démocratie dans ce pays. On n'accepterait pour personne les procédures d'exception qui ont été inventées pour les toxicomanes d'un point de vue juridique et thérapeutique. » Ni mal absolu, ni extase assurée, la « drogue » est peut-être avant tout un impitoyable révélateur de notre société hédoniste et narcissique. « La drogue, écrit Mongin, est plutôt un constat d'échec de l'initiation dans les sociétés modernes ; elle est cette tentative absurde d'une auto-initiation, comme une feinte douloureuse : cette fiction d'un monde commun qui ne peut se conjuguer qu'à un seul, cette déperdition en soi de la réalité commune. La drogue n'est même pas un rapport solitaire au monde, elle est la déréalisation de ce monde au profit d'un monde à soi, d'un sanctuaire. »

Si la « drogue » apparaît bien comme une figure de notre « indétermination moderne », il serait temps de mettre le manichéisme au placard et de considérer les législations hâtives qu'improvise le pouvoir comme des réponses bien dérisoires à l'interpellation des toxicos.

Rarement, les lois répressives contre la toxicomanie sont autant apparues comme les porte-parole du pouvoir et de l'opinion publique. Le problème de la drogue doit-il être tranché par la vox populi ? Cela est une autre histoire...

G. A.

DROGUE ET SOCIETE

Numéro spécial de
la revue *Esprit*

N° 11-12, 1980, 40 F